

VI

Il est aussi difficile d'écrire l'histoire de la littérature que l'histoire naturelle. Dans l'une et l'autre science l'on ne se préoccupe que des phénomènes les plus saillants. Mais le moindre verre d'eau contient tout un monde d'animalcules merveilleux qui témoignent de la toute-puissance de Dieu tout aussi bien que les bêtes les plus énormes, et le plus petit almanach des Muses renferme une quantité de poëtereaux qui, aux yeux de l'amateur, sont aussi curieux que les éléphants de la littérature. Dieu est grand!

Et la plupart des historiographes des belles-lettres ne font-ils pas de l'histoire de la littérature une ménagerie où tout est parfaitement étiqueté, où nous pouvons voir dans des cages séparées les mammifères épiques, les oiseaux lyriques, les auteurs dramatiques d'eau douce, les prosateurs amphibies qui écrivent autant de romans maritimes que continentaux, les mollusques humoristiques, etc. D'autres, au contraire, traitent dogmatiquement l'histoire de la littérature: ils parlent des sentiments primitifs de l'humanité qui se sont formés, cultivés dans les différentes époques et qui ont fini par

revêtir une forme artistique. Ces messieurs commencent *ab ovo* comme les historiens qui font sortir de l'œuf de Lédæ toute la guerre de Troie. Système ridicule! Car je suis convaincu que si l'on eût fait une omelette de l'œuf de Lédæ, Hector et Achille n'en auraient pas moins combattu vaillamment devant la porte de Scée. Les grands faits et les grands livres ne doivent pas leur naissance à ces mille petites causes insignifiantes; ils sont les produits de la nécessité. Il y a ici des rapports avec les révolutions célestes, et ce sont peut-être les influences solaires, planétaires et astrales qui les font éclore sur notre globe. Les faits ne sont que les résultats des idées..... Mais d'où vient qu'à certaines époques, certaines idées s'emparent des hommes si puissamment, qu'elles changent leur vie entière avec ses joies et ses peines, et réforment en même temps l'expression artistique de leur pensée, le style.

C'est peut-être le moment d'écrire une astrologie littéraire et d'expliquer l'apparition de certaines idées ou de certains livres d'après la constellation des étoiles.

Ou bien la venue de certaines idées répond-elle aux besoins momentanés des hommes? Cherchent-ils toujours les idées qui légitimeront leurs désirs présents? En effet, les hommes, à en juger par leurs ressorts intimes, sont tous des doctrinaires. Ils savent toujours trouver une doctrine qui justifie leur renoncement ou leur convoitise. Aux mauvais jours de maigre chère, où la joie est presque inaccessible, ils se courbent devant

le dogme de l'abstinence, en prétendant que les raisins de ce monde sont trop verts. Lorsque des temps plus prospères arrivent où les bonnes gens ont à leur portée les beaux fruits de la terre, alors vous voyez apparaître une doctrine plus gaie qui revendique toutes les douceurs de la vie et le droit inaliénable de la jouissance.

Approchons-nous de la fin du jeune chrétien? atteignons-nous déjà à l'âge riant de la joie, nous éclaire-t-il déjà de ses premières lueurs? Comment la joyeuse doctrine transformera-t-elle l'avenir?

C'est dans la poitrine des écrivains d'une nation que repose l'image de ses destins futurs, et un critique qui disséquerait un de nos nouveaux poètes allemands avec un scalpel assez affilé pourrait facilement prophétiser de l'état de ses entrailles, à la manière des anciens sacrificateurs païens, quel sera plus tard le sort de l'Allemagne.

Ce serait avec un vrai plaisir que, Calchas littéraire, j'immolerais sous ma critique quelques-uns de nos jeunes poètes, si je ne craignais de voir dans leurs entrailles bien des choses sur lesquelles je n'aimerais pas à me prononcer dans ce moment. Car on ne peut pas parler de notre nouvelle littérature allemande sans toucher le terrain de la politique. En France, où les écrivains cherchent à s'éloigner du mouvement politique plus même qu'il ne le faudrait, on peut juger les beaux esprits du jour sans dire un mot des affaires du jour. Mais de l'autre côté du Rhin les meilleurs auteurs

se jettent aujourd'hui à corps perdu dans le mouvement politique dont ils s'étaient tenus si longtemps éloignés. Vous autres Français, voilà cinquante ans que vous êtes sur pied et vous êtes las à cette heure. Pour nous, Allemands, qui, jusqu'à présent, menions une vie sédentaire, restant assis dans notre cabinet de travail, occupés à développer des systèmes de philosophie transcendante ou à commenter les vieux bouquins de l'antiquité, nous sentons le besoin de nous donner un peu d'exercice. La même raison que j'ai indiquée plus haut m'empêche de parler, comme il le mérite, d'un auteur que madame de Staël n'a fait qu'effleurer légèrement, et qui, depuis les spirituels articles de Philarète Chasles, est devenu particulièrement l'objet de l'attention du public français. Je veux parler de Jean-Paul-Frédéric Richter. On l'a appelé *l'Unique*. Excellente dénomination dont je ne saisis toute la justesse que maintenant, après avoir inutilement cherché à quelle place de l'histoire littéraire on pourrait parler de lui. A son début il était contemporain de l'école romantique, sans pour cela y prendre la moindre part; dans la suite il n'entra pas non plus en communication avec l'école artistique de Goëthe. Il est tout à fait isolé dans son époque, justement parce que, contrairement aux deux écoles, il s'est adonné entièrement à son époque, et que son cœur en débordait. Son cœur et ses écrits ne font qu'un. Cette qualité, cette unité, nous la retrouvons aussi chez beaucoup de jeunes écrivains de l'Allemagne actuelle dont

on a désigné une partie, avec plus ou moins de raison, par le nom de Jeune Allemagne. Eux aussi ils ne veulent faire aucune différence entre leur vie et leurs écrits, ils ne séparent plus la politique de la science, l'art de la religion, et ils sont en même temps artistes, tribuns et apôtres.

Oui, je dis *apôtres*, car je ne saurais trouver pour eux une désignation plus caractéristique. Ils puisent dans une nouvelle croyance une passion dont les écrivains de l'époque antérieure n'avaient aucun pressentiment. Cette passion, c'est la foi au progrès, foi qui est née de la science. Nous avons mesuré les pays, pesé les forces de la nature, compté les moyens de l'industrie, et voici ce que nous avons trouvé : La terre est assez grande, chacun a assez d'espace pour y bâtir la cabane de son bonheur. Cette terre peut tous nous nourrir, si tous nous voulons travailler, au lieu de vivre aux dépens les uns des autres. Alors il sera superflu de prêcher le ciel aux pauvres pour ne pas leur faire envier le bonheur des riches. Le nombre de ceux qui possèdent cette foi et cette science n'est pas trop grand, il est vrai. Mais le temps est venu où les peuples comptent bien moins par le nombre des têtes que par la valeur des cœurs.

J'ai dit comment Jean-Paul précéda les jeunes écrivains du progrès en Allemagne dans leur tendance politique et sociale. Mais ces nouveaux auteurs ont su, tout en conservant la tendance pratique de Jean-Paul, se dégager de la confusion baroque et des grotesques

allures de son style qui est si difficile à goûter. Il est impossible à une tête française claire et bien ordonnée de se faire une idée de ce style Jean-Paulésque. L'édifice de ses périodes est composé de toutes sortes de petites chambrettes, tellement étroites que, lorsque deux idées viennent à s'y rencontrer, elles courent risque de s'entre-heurter. En haut, au plafond, ce ne sont que des crochets où Jean-Paul suspend toute espèce de pensées, tandis qu'aux murailles sont mille secrets tiroirs où il cache des sentiments. Nul écrivain allemand n'est aussi riche que lui en pensées et en sentiments, mais il ne les laisse pas arriver à maturité, et la richesse de son esprit et de son cœur nous cause plus d'étonnement que de jouissance. Des pensées et des sentiments qui s'élèveraient comme des arbres gigantesques, s'il les laissait prendre racine et s'étendre avec toutes leurs branches, leurs fleurs et leurs feuilles, il les arrache du sol lorsqu'ils ne sont à peine que de petites plantes ou même encore de simples germes, et le voilà qui vous apporte comme un plat de légumes ordinaires toutes ces futures forêts. Et tout cela fait un singulier mets fort peu dégustable, car tous les estomacs ne sont pas de force à digérer une pareille quantité de chênes, tilleuls, sapins, cèdres, palmiers et bananiers en herbe. Jean-Paul est poète et aussi quelque peu philosophe. Mais on ne peut pas être moins artiste que lui dans ses écrits. Il a mis au monde dans ses romans des figures véritablement poétiques. Mais toutes ces créations traînent après elles

un cordon ombilical d'une fabuleuse longueur, elles s'embarrassent dans ses nœuds et s'étranglent. Au lieu de pensées, il nous donne pour ainsi dire son penser même. Nous assistons à la formation matérielle de ses idées, à l'action cérébrale de son esprit : il offre au lecteur plutôt son cerveau que sa pensée. C'est le plus gai et en même temps le plus sentimental des écrivains ; oui, la sentimentalité le domine toujours, et son rire se change soudain en larmes. Il cache quelquefois sa grandeur d'âme sous les haillons d'un gueux vulgaire, puis tout à coup comme les princes incognito que nous voyons sur la scène, il déboutonne sa grossière souquenille et nous voyons alors sur sa poitrine briller l'étoile princière.

C'est en cela que Jean-Paul ressemble au grand Irlandais auquel on l'a si souvent comparé. Quand il s'est perdu dans les trivialités les plus grossières, l'auteur de *Tristram Shandy* sait aussi par de sublimes transitions nous rappeler sa dignité royale, sa noble origine, sa parenté avec Shakspeare. Comme Lorenz Sterne, Jean-Paul nous a livré toute sa personnalité, comme lui il s'est montré dans le plus complet déshabillé, mais pourtant avec une certaine gêne pudique, surtout sous le rapport sexuel. Sterne se présente au public tout nu, tandis que Jean-Paul n'a que de grands trous dans son pantalon ; sa nudité est plutôt ridicule qu'idéale. C'est à tort que quelques critiques pensent que Jean-Paul a possédé plus de vrai sentiment que Sterne, parce que

celui-ci, aussitôt que son « humour » atteint une hauteur tragique, tombe sans transition aucune dans le ton le plus égrillard et le plus cynique; tandis que Jean-Paul, pour peu que la plaisanterie commence à devenir sérieuse, se met à pleurer petit à petit, et laisse tout doucement tomber ses larmes goutte à goutte. Non, Sterne sent encore plus profondément que Jean-Paul, car il est un plus grand poète. Il est comme je l'ai déjà dit, sorti de la même souche que Shakspeare, et lui aussi a été élevé sur le Parnasse par les nobles demoiselles de ces hauts lieux, les Muses. Mais, comme les femmes font toujours, elles l'ont gâté de bonne heure par leurs caresses. C'était l'enfant chéri de la pâle déesse de la tragédie. Un jour, dans un accès de tendresse cruelle, elle lui baisa le cœur avec tant de passion, tant d'amour délirant, que ce jeune cœur commença à saigner et comprit tout à coup toutes les douleurs de ce monde; le tendre cœur de poète fut rempli depuis d'une ineffable commisération. Mais la plus jeune fille de Mnemosine, la fraîche déesse de la gaieté, accourut bien vite sur ses socques gaillards et prit dans ses bras l'enfant endolori. Elle chercha à le calmer par ses rires et ses chants, lui donna pour hochet son masque comique et les grelots de la folie, et posant sur ses lèvres son plus agaçant baiser, elle le dota de toute sa légèreté, de toute sa folâtre étourderie, de toute sa verve dévergondée. Et depuis ce temps le cœur et les lèvres de Sterne tombèrent dans un singulier désaccord. Quand

son cœur est quelquefois plein des émotions les plus tragiques, et qu'il veut exprimer les plus profondes douleurs, alors, à sa propre surprise, s'envolent de ses lèvres les paroles les plus joyeuses et les plus bouffonnes. Pauvre Yorrik !

